

Simplicius

Table

| | |
|---------------------|---|
| Simplicius..... | 1 |
| Au secrétariat..... | 1 |
| Au restaurant..... | 4 |
| Sens et vaches..... | 8 |

Vendredi après-midi, au secrétariat du département de sociologie de l'Université de Montréal. Les professeurs Simplicius, Sagreda et Salviata, discutent de la fonction de l'université dans la société. Manon L., la secrétaire, enregistra la conversation — Comme ça. Je n'avais rien d'autre à faire — et elle me l'a passée — je sais que ce sont des choses que tu aimes. Je ne suis pas sûr que je les aime vraiment, mais j'ai trouvé qu'elles avaient un certain intérêt.

* * *

Au secrétariat

SIMPLICIUS: L'université est dans les mains de fonctionnaires qui ne pensent qu'en termes de productivité et d'organisation. Ce n'est plus l'université. Le ministre l'a très bien dit au début de son torchon : « L'université est une institution en évolution ». Mais elle est tellement en évolution qu'elle muera en une succursale de *Microsoft* ou de *Monsanto*.

SAGREDA : Tu donnes trop d'importance à la politique gouvernementale.

SIMPLICIUS: Sans doute. Ce qui est certain, c'est que la classe politique ne fait aucun effort pour ralentir la transformation et qu'elle laisse que les enjeux économiques immédiats, pilotés par les entreprises privées, fixent ce qui est rationnel...

SALVIATA : Depuis quand l'économie ne dicte-t-elle pas sa loi ? Veux-tu me faire accroire que tu penses que l'université allemande du XIX^e n'était pas pilotée par la nécessité économique ?

SIMPLICIUS : Pas dans le même sens. Il y avait des espaces de liberté pour la pensée mais ces espaces ont disparu ou sont en train de disparaître. Il y avait une certaine hypocrisie — une grande, même — mais elle permettait de contourner les lois « objectives » du marché. Il y a maintenant un mouvement inexorable d'éloignement de toute possibilité de travail de pensée non asservi à la logique de l'efficacité ou des performances. Il suffit de considérer nos étudiants de doctorat, ils n'ont pas honte de dire qu'ils choisissent leur directeur en fonction de l'argent.

Qu'ils fassent leur doctorat avec X car il peut les payer, ça va encore, mais qu'ils n'aient pas honte... Ça veut dire que l'université s'est déjà transformée en une entreprise financée pour réaliser du travail rentable. Le travail rentable devrait être laissé aux compagnies privées, elles le feraient encore plus efficacement. La pensée et la productivité ont un rapport au temps différent et elles sont toujours antinomiques.

SAGREDA : Dans l'histoire des universités on a de nombreux exemples où la pensée et la productivité n'étaient pas antinomiques. Galilée n'a pas seulement énoncé la loi d'inertie qui a été productive à long terme mais il a aussi « inventé » le télescope qui l'a été à court terme.

SIMPLICIUS: Oui, mais personne ne le poussait dans le cul pour être productif. C'était lui qui imposait son rythme. Avez-vous lu le document de l'OCDE sur l'enseignement tertiaire ? Non ? Lisez-le. C'est un très beau document qui fait une projection de ce que l'université devrait être — c'est-à-dire de ce qu'elle ne devrait pas être, à mon avis. Un instant... Je l'ai dans mon sac... Le voilà... Écoutez ce qu'ils disent dans l'avant-propos « Comment l'enseignement tertiaire... » L'université s'est transformée en enseignement tertiaire ! Ce néologisme en dit beaucoup plus que des tonnes de documents gouvernementaux et si cette épithète passe dans le langage courant — et elle passera, j'en suis sûr — ça veut dire que la transformation est déjà faite...

SALVIATA : Tu as une peur bleue des transformations. Il fut un temps où on voulait transformer...

SIMPLICIUS: Oui, mais dans la bonne direction. Je n'ai pas peur des transformations. J'ai peur des changements irréversibles déclenchés par les intérêts immédiats des entreprises et des changements pour le changement. Mais, laisse-moi terminer donc je lisais que : « Comment l'enseignement tertiaire peut-il mieux répondre aux intérêts et aux choix de ses « clients », et avant tout de ses étudiants. ? » Sacrement ! Clients ! On n'est pas un centre d'achat !

SALVIATA : Moi, je n'ai rien contre les centres d'achat. Je préfère un centre d'achat avec de bonnes choses et un grand choix à une petite...

SIMPLICIUS: Non. L'université doit être un lieu de stabilité où les fluctuations sociales sont filtrées, pensées... où elles reçoivent un sens. Dans un centre d'achat il n'y a ni sens ni rapports humains. Il n'y a que des consommateurs, des clients et des vendeurs. Tout est en fonction de la vente. On regarde les marchandises, on choisit. Le choix ! Tous les choix sont individuels sans aucune norme qui les guide. Sans éthique. L'éthique s'est transformée en un bric-à-brac professionnel...

SALVIATA : Les universités au moyen-âge étaient fondées par des étudiants-clients qui, lorsqu'ils n'étaient pas contents de l'enseignement, fondaient une autre université... Personnellement je n'ai rien contre la diversité des choix. Ni contre les clients. Ni contre les supermarchés. Dans le

supermarché il n'y a pas de rapports humains si le client est incapable d'en avoir. Tu es complètement aveuglé par la peur des nouveautés. Pour retourner à ton exemple de Galilée, il a bien été condamné par l'église ! As-tu lu l'introduction de ses dialogues ? C'est un chef d'œuvre d'hypocrisie. Je me sens bien plus libre que Galilée, Hegel ou Heidegger dans mon enseignement. Ça fait vingt ans que j'enseigne comme je veux et de la manière que je veux. Personne ne m'a jamais rien dit, je n'ai jamais rien changé. Et ce n'est pas une nouvelle politique gouvernementale qui me fera changer quoi que ce soit.

SAGREDA : Si le gouvernement diminue les subventions et s'il demande aux profs de rendre compte de leur productivité, il y aura un changement et tu devras t'adapter.

SALVIATA : Peut-être, mais cela n'implique pas que le changement sera nécessairement négatif. Négatif du point de vue de l'enseignement, je veux dire, au moins dans des disciplines comme la nôtre. Pour penser, on n'a pas besoin de subventions.

SIMPLICIUS: Certes, pour penser on n'a pas besoin de subventions, mais le problème se situe à un autre niveau : l'université s'enlise dans la gestion. Elle est en train de devenir une structure qui phagocyte toutes les forces. On est en train de devenir des fonctionnaires au service de l'organisation universitaire et des techniciens au service des nouvelles technologies. Des nouvelles et des anciennes. Et là il n'y a plus d'espace pour un vrai enseignement. Pour un enseignement qui ne se dévitalise pas dans les analyses des résultats statistiques d'autres analyses...

SALVIATA : Je ne suis pas d'accord. Je pense même qu'il y aura toujours plus d'espace pour les gens qui veulent enseigner. L'âge d'or des universités est une simple projection des gens incapables de saisir les transformations...

SAGREDA : De plus, les statistiques et les analyses sont les éléments nécessaires de tout travail scientifique et de toute... pensée.

SIMPLICIUS: Seulement s'il y a une norme. Une transcendance. S'il est possible d'opérer des synthèses qui donnent un sens...

SALVIATA : Quand, au XIIe siècle, on fonda les premières *studia generalia* ce fut pour s'adapter aux nouvelles conditions... les monastères n'étaient plus suffisants...

SIMPLICIUS: Je les saisis même trop bien, les transformations. Recherche de partenariat avec les industries, travail sur des thématiques proposées par les acteurs sociaux...

SALVIATA : Quand tu parles comme ça, tu es un homme du XIXe siècle qui observe...

SIMPLICIUS: Oui. Oui, je suis nostalgique d'une université qui ne sacrifiait pas les exigences intellectuelles sur l'autel de la technique. Une université comme... comme... comme l'université de Berlin fondée par Humboldt.

SALVIATA : Les conditions socio-économiques n'ont plus rien en commun. N'oublie pas que trois ans après la fondation de l'université de Berlin aura lieu celle qu'on appellera la bataille de nations contre l'empire napoléonien et que maintenant les nations se tirent les cheveux sous le regard à peine courroucé de l'empereur...

SAGREDA : De l'empereur... Vous l'avez voulue... Vous n'en avez pas marre de dire toujours les mêmes choses ?

SIMPLICIUS: Non. Il faut que les gens continuent à dire les mêmes choses si les organisations étatiques et industrielles continuent à faire les mêmes choses.

SALVIATA : Moi j'aimerais dire autre chose mais... je n'en suis pas capable. J'ai peur d'avoir attrapé la sclérose des intellectuels à temps plein qui pensent comme ils respirent... sans y penser... et sans penser... Si on retournait à l'université ? Selon moi, dans l'enseignement, on continue à avoir des espaces de manœuvre immenses. On peut faire ce qu'on veut, si on n'est pas trop paresseux et borné...

SAGREDA : Même si je ne suis pas d'accord avec ta vision si volontariste de l'université, je suis complètement d'accord qu'il n'y a jamais eu d'âge d'or...

SIMPLICIUS : Vous parlez sans savoir ce que vous dites ! Il y eut une époque à laquelle les étudiants n'étaient pas une « clientèle » avec ses « besoins »...

SALVIATA : Tu as raison l'université de Hitler, de Bismarck, de Mussolini ou de Lénine....

SIMPLICIUS : Ça n'a rien à voir. Ou, si tu veux, le nazisme et le fascisme ne sont que des moments du mouvement de la modernité qui nous a conduits dans la boue actuelle...

SALVIATA : Quelle boue ?

SAGREDA : Oui, quelle boue ?

SIMPLICIUS : La boue dans laquelle vous pataugez avec vos grosses bottes qui éclaboussent tout ce qui vous entoure.

SAGREDA : T'exagères ! Allons prendre une bière. Elle nous fera du bien.

SALVIATA : Je viens seulement si vous me promettez qu'on se tait au moins jusqu'à la brasserie.

Ils essayent inutilement de convaincre Manon de partir avec eux. « Je ne peux pas, je ne suis pas prof et je ne peux pas m'en aller quand je veux. Je vais vous rejoindre à cinq heures et demie. »

Au restaurant

Quand Manon rejoignit les profs, ils étaient déjà à leur deuxième bock, Après les trois becs rituels, Manon s'assit à côté de Salviata, fouilla dans son sac pour mettre en marche l'enregistreuse et

annonça qu'au département on avait reçu le dernier texte du ministre où, entres autres, on disait qu'une partie du financement aux universités était conditionnée par l'atteinte de l'objectif d'un taux de réussite de 80 % au bac.

SIMPLICIUS : T'vois ! C'est criminel ! L'anti-élitisme s'est transformé en pure démagogie. Pire encore, en productivisme qui baigne dans l'ochlocratie. On est foutus !

MANON : (*À l'oreille de Salviata, tandis que Simplicius semblait chercher à savoir si le soutien-gorge de Sagreda était agrafé sur le devant*): Ocklo, quoi ?

SALVIATA : (*à l'oreille de Manon*): Je ne sais pas, mais ne lui demande pas, autrement il passera deux heures à nous expliquer l'oklo machin.

SAGREDA : Une autre tournée de rousse, ça va ? Une rousse toi aussi, Manon ?

MANON : Oui. Comme vous.

SALVIATA : (*à l'oreille de Manon*): Il a de la chance, non seulement tu lui offres un troisième décolleté à lorgner mais tu lui apportes une autre histoire qui le lancera dans une nouvelle tirade...

SAGREDA : (*en s'adressant à Salviata et à Manon*) : Qu'est-ce que vous fabriquez ?

SALVIATA : Rien. Je lui disais simplement qu'il est impossible de discuter avec vous deux...

SAGREDA : C'est toi qui fais entrer des renards dans le poulailler et puis tu t'étonnes si les poules...

SALVIATA : Je n'aurais jamais pensé vous traiter de poules même si le coq...

SIMPLICIUS : On ne peut pas discuter quand tu t'amuses à provoquer. Je ne pense pas que tu crois à ce que tu dis. T'es quand même pas une crétine...

SALVIATA : Et pourtant j'y crois. Je dois être une crétine. Ce qui est sûr, c'est que je ne lâche pas facilement le morceau. Pour reprendre la discussion sur l'université sous un autre angle, toi, Simplicius, t'es un parfait exemple de comment un bon professeur peut créer des dégâts irréparables parmi ses étudiants. Bien pire que les mauvais profs.

SAGREDA : Arrête !

Même si l'« Arrête » de Sagreda était adressé à Salviata, Simplicius arrêta de fouiller les chemisiers. Il sortit son paquet de Gauloises, baissa la tête comme quand il cherchait un point d'appui solide pour repartir dans une de ses tirades qui décimait ses interlocuteurs. Mais, cette fois, Salviata ne lui laissa pas le temps de s'appuyer sur les blocs de départ. Elle partit à l'attaque avec toute la force de ses convictions et sans ménager aucune convention (il faut ajouter qu'avec Simplicius elle avait un vieux

contentieux d'ordre moins intellectuel que la fonction de l'université : jeune étudiante elle avait été sa maîtresse pendant quelques mois lorsque la maîtresse officielle était rentrée en France pour assister son père... mais cela est sans importance pour notre suite. Disons, d'une importance relative comme toutes les histoires de cul et d'amour parmi les universitaires.)

SALVIATA : J'ai mangé hier soir avec un groupe d'étudiants parmi lesquels il y avait quatre de tes étudiants. *Elle s'arrêta un instant pour attendre un « qui ? », qui n'arriva pas : ni Simplicius qui était complètement concentré sur sa cigarette, ni Sagreda qui griffonnait sur son agenda, ni Manon aux prises avec son bock ne firent le moindre signe.* Ils étaient certainement les plus préparés au point de vue académique mais aussi les plus... c'est difficile à dire... C'est comme si tout ce qu'ils disaient se tenait mais qu'ils ne savaient pas de quoi ils parlaient.

SAGREDA : Souvent les étudiants devant un prof...

SALVIATA : Non ce n'était pas l'effet « Je te montre que je cite l'auteur qui cite l'auteur cité par... ». C'était bien plus profond. C'était comme des enfants de six ans qui parlent avec sérieux de leurs amours... Derrière chaque phrase, derrière chaque mot on pouvait reconnaître Simplicius, mais c'est une chose d'entendre Simplicius qui chante la beauté du passé paysan, du mouvement des vaches et c'est autre chose d'entendre des jeunes qui n'ont jamais vu une poule dans une cour, parler de l'appauvrissement de la modernité.

SAGREDA : On peut quand même parler de ce qu'on n'a pas vécu directement ! N'est-ce pas le propre des intellectuels de s'efforcer de comprendre des situations qui ne sont pas immédiatement reconductibles à leur expérience directe ?

SIMPLICIUS : Laisse-la continuer.

SALVIATA : À un certain moment un étudiant me demanda pourquoi j'étais tellement entichée de Nietzsche. Je commençai à lui parler de la charge d'espoir qu'on trouve dans ses écrits, de l'importance de l'amitié dans sa vie et là... Les attaques de la brigade Simplicienne ont commencé... Adorno a dit cela... Derrida est un con mais il a écrit que... Rorty n'a rien compris... Simplicius lui, dit que... Aristote avait déjà écrit que... Jabès n'est pas le seul à... Toute la bullshit des citations et...

SAGREDA : Comme je t'ai dit, ce sont des étudiants de doctorat qui doivent montrer...

SALVIATA : Laisse-moi finir. C'est beaucoup plus que cela. À un certain moment la plus smarte des quatre, une jeune au visage d'oiseau de proie et au débit incontrôlable fit toute une tirade sur la perte de sens dans notre société, sur le fait que la technique nous a détachés du rapport animal au monde... que les nouvelles générations ne savent plus mettre de freins à leurs désirs...

qu'il n'y plus de normes... que la violence actuelle est gratuite... que même les femmes ont oublié leur rapport immédiat au corps... tout le baratin de Simplicius quoi... Non... je ne voulais pas dire ça... Je veux dire que toutes les idées de Simplicius, quand elles sortent de la bouche de gens qui n'ont pas vécu comme lui dans un monde paysan, deviennent du baratin.

SAGREDA : quand tu parles de la société européenne de la Renaissance tu en parles parce que tu y as vécu, je suppose...

MANON: Pourquoi on ne parle pas du voyage qu'on doit faire à New York ?

SIMPLICIUS : après... après... laisse-la continuer.

SALVIATA : Toi t'es réactionnaire dans le bon sens du terme. Tu opposes à la modernité et à la post-modernité un monde que tu as connu, dans lequel tu n'as jamais cessé de baigner... Tu n'as pas une once de citoyen... Tout en toi est paysan... C'est pour cela que tout ce que tu dis est si intéressant et nous force à réfléchir un peu plus en profondeur, à essayer de voir les ombres que la lumière artificielle de la technique déplace. Que tu penses que les ordinateurs sont là pour appauvrir le monde, qu'Internet ne soit qu'un monceau de données qui nous donnent l'illusion de connaître, ça va. On sait d'où ça vient. Tout cela dans ta bouche a un sens, mais quand ce sont des petits culs qui n'ont vu que des ordinateurs et des voitures qui crachent sur la technique, cela devient criminel, pour employer un terme que tu aimes tant. Ils ne sont pas de beaux réactionnaires intelligents comme toi, mais des petites hyènes rabougries qui dévorent tout ce qui leur passe sous les yeux. Des yeux pauvrement sélectifs : ils ne voient pas la beauté devant eux comme ils ne voient pas les horreurs du passé. Quand j'ai essayé de leur faire noter que la domination violente, gratuite, folle et dépourvue de sens existait déjà à l'époque de l'empire romain, des Grecs... tu sais ce qu'elle m'a répondu la Simplicienne ? Elle m'a dit que c'est parce que l'empire romain préparait la modernité. Que veux-tu répliquer ?

SAGREDA : Du Hegel... C'est du Hegel

SALVIATA : Du Hegel mon... C'est du Simplicius mal digéré. Mais pour moi la vraie question en est une autre : peut-on digérer du Simplicius sans devenir des clones qui argumentent sans rien comprendre à ce qu'ils disent, qui parlent de sens après avoir jeté tous les outils qui permettent de saisir le sens des choses. Je crains que ce soit impossible à moins qu'ils essayent de trahir le maître en se jetant dans les bras de la technique et de la littérature...

SAGREDA : Technique et littérature ? N'importe quoi !

MANON : Pourquoi n'importe quoi ?

SAGREDA : Parce qu'ils ne trahiraient pas le maître en se jetant dans les bras de la littérature. Depuis des années Simplicius insiste sur l'importance de l'art...

SALVIATA : Il insiste peut-être... Mais tout son système est « anti-artistique ». La structure, le

système c'est ce qu'il y a de plus nuisible à la littérature...

SIMPLICIUS : Le système n'est jamais nuisible quand il relève de la tentative de compréhension du monde, quand il est le lieu où les différents éléments conceptuels se dialectisent... Mais, j'aimerais mieux faire un pas en arrière. Dans ce que tu as dit, Salviata, il y a quelque chose de si grave que si tu as raison... Comment, quelqu'un qui croit en ce qu'il dit, qui a passé sa vie à essayer de réfléchir sans se faire absorber par le discours dominant, qui aime enseigner, dis-moi comment peut-il enseigner sans influencer les étudiants ? N'est-ce pas le but de l'enseignement que d'aider à réfléchir ? Faut-il ne pas croire en ce qu'on dit, faut-il être mauvais prof pour être un bon prof ? Dis-moi, toi qui es une si bonne pédagogue, que faire ?

SALVIATA : Se taire.

Elle n'avait pas encore terminé de prononcer « taire », qu'elle regrettait déjà d'avoir été si brusque. Les yeux de Simplicius qui se mouillaient lentement, tendrement, lui asséchèrent la langue. Elle aurait voulu mettre un bémol, ajouter que ce « se taire » n'était qu'un choix temporaire, pratiquement un choix politique ; qu'il devrait continuer à écrire et que dans quelques générations ce qu'il écrirait serait sans doute un baume. Que non seulement lui, mais que toute sa génération, aurait dû se taire ; qu'ils étaient tous dans un cul de sac et qu'il fallait avoir le courage de comprendre que bien des jeunes avait une expérience supérieure à la leur. Elle aurait aimé, mais elle ne put pas. Ses mots couraient dans tous les sens dans son cerveau mais ils ne trouvaient pas une voie de sortie... Elle aurait aimé dire qu'elle n'aimait pas en être arrivée là. Mais, en même temps, elle sentait qu'il fallait qu'elle le dise, parce que si c'était elle qui continuait à se taire, il n'aurait jamais compris... Peut-être qu'il ne se serait pas tu, peut-être qu'il se serait tu, peu importe, elle, par contre, elle était certaine qu'elle n'écraserait jamais ses étudiants avec la rigueur de sa réflexion ou la passion de ses envolées. Le conseil qu'elle avait donné à Simplicius se transformait en un ordre pour elle-même. Elle allait se taire. Jamais comme maintenant n'avait-elle été sûre que de ce qu'on connaît, il faut se taire, au moins à l'Université.

MANON : Garçon ! Une autre tournée, s'il vous plait. Vous savez, je vous aime beaucoup tous les trois, vous n'êtes pas chiants comme les autres profs, mais... mais vous êtes comme des petits enfants. Vous prenez vos jeux tellement au sérieux que ça devient pathétique.

Sens et vaches

« Je crois avoir reconnu dans ton Simplicius mon ami F., mais laisse-moi te dire que tu

simplifiés trop. F. est un moderne. La modernité a UN sens. [...] Dans le postmodernisme, plus de principe d'unité, plus d'aspiration, plus de sens, plus de foi en la RAISON. Nous avançons dans l'insensée, comme dit Ouellet le poète. [...] à force de foutre le concept de chaos dans toutes les sauces, on a fini par voir le monde ainsi. Au fond, tout ce merdier pessimiste, ça vient des mathématiciens. Cela dit, je ne te cache pas que je suis une adepte des idées de F., comme une sottise penses-tu, car je ne connais pas les vaches. Je ne crois pas qu'il faille connaître les vaches. Il faut avoir un esprit hégélien. L. »

Moi aussi je crois que derrière Simplicius se « cache » F., même si, dans les cassettes que Manon m'a livrées, je n'ai pas reconnu sa voix. Mais, que ce soit F. ou G.G. ou G.L., ça ne change rien. Mon désaccord, avec l'affirmation de Mme L. « la modernité a UN sens tandis que la post-modernité n'en a pas », est le plus total : dans la modernité il y avait UN sens parce que les individus culturellement dominants (prêtres, philosophes, écrivains, artistes, etc.) qui pensaient pour les classes économiquement dominantes¹, opéraient un filtrage socialement utile et efficace des innombrables sens existants. Dans la post modernité cette tricherie ne tient plus et on en a alors inventée une autre : celle qui dit qu'il n'y a plus de sens et que la confusion règne. Mais, cette confusion est au service de la stabilité et de la conservation de l'ordre, exactement comme l'était UN sens. On a très facilement réussi à obtenir le consensus autour du chaos : tout le monde y croit (Mme L. est loin d'être seule !) : plus de différence entre gauche et droite, entre réactionnaires et révolutionnaires, entre penseurs de l'être et du devenir, entre cyniques et idéalistes, entre mécaniciens et philosophes... tous nagent en rond dans la barbotière du manque de sens même si certains nasillent la balade du sens perdu et d'autres carcanent heureux parce qu'il n'y en a plus. Mais il suffit de faire quelques pas hors de la barbotière pour s'apercevoir que le contraire se passe : le sens est partout. Il y en a de caché, de codé, d'évident et d'étalé ; en ville et à la campagne ; dans les centres d'achat et dans les centres d'accueil ; dans les culottes (petites) et sous les calottes (chechia, fez, kippa, barette) ; il y en a pour tous les goûts, il suffit d'en avoir (du goût). Il y en a tellement qu'on risque de se faire gaver pendant qu'on ouvre notre grand bec pour crier qu'il n'y en a pas. Si, au lieu d'entrer dans la chorale du manque de

¹ Mais *ne pas penser pour les classes dominantes* n'est pas si simple que ça. Je dirais même que c'est impossible. Ce n'est pas un hasard si Socrate est devenu le penseur des commerçants ; Jésus celui de l'empire ; Augustin des bourgeois protestants ; Spinoza des professeurs bien placés ; Nietzsche des nazis et des intellectuels qui dominent dans les médias ; Sade des riches désœuvrés. Que les bourgeois bêtes s'extasient devant l'ironie subtile de Flaubert ou les détours détournés de Proust ou les manipulations de Joyce, est-ce un hasard ? Que le *Mangeurs de patates* ne soit pas dans des HLM où on continue à en bouffer à longueur de journée, est-ce un hasard ? L'empire romain fut bien capable de récupérer les chrétiens (ou vice versa ?), l'État français les bourgeois, les bourgeois le féminisme, n'est-ce pas ? Et alors ? Et alors, il n'y a pas que la pensée ou l'art !

sens, on s'efforçait de comprendre comment l'injustice se balade, comment elle s'est toujours baladée (de manière complètement indépendante du sens !) et comment elle risque de continuer à se balader encore longtemps on trouverait, peut-être, que le problème du sens est un malin détournement. Une ruse de la raison, dominante — pour paraphraser quelqu'un qui savait de quoi il parlait, quand il parlait de raison.

À propos des vaches. Moi non plus je ne crois pas qu'il faille connaître les vaches pour réfléchir, par contre je crois qu'il faille connaître les vaches pour parler avec nostalgie d'un monde où les vaches comptaient où les vaches donnaient du lait et donnaient un sens qui a disparu pour en laisser naître d'autres.

Les mathématiciens — sans doute parce que parmi eux j'ai un certain nombre d'amis — ne me semblent pas responsables de quoi que ce soit dans le « merdier pessimiste ». Compagnons de la technique, ils créent des filets pour sortir des gros poissons de l'océan du sens pour nous faciliter la vie.